

Une francophonie nord-américaine plurielle

Joseph Yvon Thériault

Number 778, May–June 2015

Francophonie en Amérique : entre rêve et réalité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thériault, J. Y. (2015). Une francophonie nord-américaine plurielle. *Relations*, (778), 14–16.

Une francophonie nord-américaine plurielle

Il n'existe pas *une* francophonie d'Amérique, mais *des* francophonies d'Amérique, mues chacune par des caractéristiques distinctes. En elles, le Québec trouve à exorciser sa peur de disparaître.

JOSEPH YVON THÉRIAULT

L'auteur, professeur au Département de sociologie de l'UQAM, est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en Mondialisation, citoyenneté et démocratie

Le Centre de la francophonie des Amériques, créé par le gouvernement du Québec en 2008, définit ainsi l'Amérique francophone: «Aujourd'hui, ce que nous appelons l'Amérique francophone se présente comme un ensemble de dégradés linguistiques et culturels dont les pourtours restent le plus souvent invisibles. Pourtant, cette Amérique diasporale continue de résister et d'affirmer ses différences, de structurer sa parole particulière et de revendiquer son identité francophone. À travers le continent, dans des communautés parfois isolées, l'héritage français résonne. Des rives de l'Acadie jusqu'aux grandes étendues des Prairies de l'Ouest canadien, en passant par la Louisiane et les Caraïbes, le français en Amérique continue à faire vibrer, à faire rire, à faire pleurer, à faire danser, à faire chanter et à faire vivre¹.»

La francophonie d'Amérique, c'est encore le refus de la tragédie qui habite le Québec francophone, cette peur de disparaître, cette peur de ne plus faire société.

Il y aurait, dit-on, 20 millions de francophones en Amérique du Nord (9,6 millions au Canada et 11 millions aux États-Unis), 30 millions si l'on inclut l'Amérique latine et les Caraïbes. Ces chiffres, évidemment, font référence à des locuteurs de langue française: des individus ayant le français comme langue maternelle, des immigrants issus de l'ex-empire colonial français ayant le français comme langue seconde, des immigrants québécois ayant le français comme langue commune, des citoyens canadiens et américains francophiles, etc.

Ces locuteurs du français forment-ils pour autant une communauté? La description de l'Amérique francophone réalisée par le Centre de la francophonie des Amériques semble répondre *oui* à cette question. Dans son appellation même, la «francophonie» est au singulier. L'Amérique francophone, bien que «diasporale», «continue de résister et d'affirmer ses différences, de structurer sa parole particulière et de revendiquer son identité francophone». Le texte hésite toutefois: la francophonie aurait une identité, mais

celle-ci se déclinait «comme un ensemble de dégradés linguistiques et culturels». Vision québécoiscentriste, dirait-on, car l'Amérique francophone apparaît ici comme un ensemble dégradé d'une communauté plus authentique: le Québec.

Il ne faut toutefois pas voir dans ce dégradé une proposition postcoloniale du Québec à l'égard du reste de l'Amérique francophone. La proposition d'une francophonie des Amériques ne vise pas à réinscrire le Québec dans le vieux récit de l'Amérique française (notre «Grande aventure», disait Lionel Groulx), c'est-à-dire dans cette épopée continentale des XVII^e et XVIII^e siècles. Elle ne vise pas non plus à s'inscrire dans la continuité du providentialisme canadien-français (milieu du XIX^e au milieu du XX^e siècle), qui avait lui aussi comme velléité de produire, en Amérique, une civilisation catholique française. Le Québec aurait plutôt voulu, en empruntant l'expression d'*Amérique francophone*, se dégager de ce rêve civilisationnel, au grand dam, d'ailleurs, des francophones minoritaires canadiens qui, pour un temps, avaient cru que le Centre de la francophonie des Amériques signerait avant tout le retour du Québec dans le giron de la francophonie canadienne², selon les dires de Benoît Pelletier, concepteur de ce projet et ministre responsable de la Francophonie canadienne dans le gouvernement Charest.

Dans les faits, l'idée de la francophonie d'Amérique signe bien la mise à distance du Québec d'une proposition *substantielle*, c'est-à-dire qui implique une dimension historico-communautaire, ayant comme ambition d'englober dans une même communauté les francophonies d'Amérique du Nord, canadiennes ou américaines. Si on persiste à parler d'unité de la francophonie d'Amérique, c'est parce qu'on envisage ce projet comme une extension de la politique extérieure du Québec, un peu comme la France le fait pour la francophonie mondiale. L'unité postulée est une unité d'intérêt en tant que valeur ajoutée, non une unité identitaire ou sociétale.

Gérard Bouchard avait déjà proposé, dans son ouvrage *La nation québécoise au futur et au passé* (VLB éditeur, 1999), de faire de la nation québécoise «une francophonie nord-américaine». Il voulait dire par cela que le Québec devait asseoir son nationalisme sur «la langue française à titre de matrice ou de commun dénominateur, soit comme langue maternelle, soit comme langue d'usage, soit comme langue seconde ou tierce». La langue comme outil de communication, seul élément d'un projet québécois, seul «coefficient d'ethnicité de cette nation». L'idée de la francophonie d'Amérique est une sorte d'application ici de la notion d'américanité, longtemps développée par Gérard Bouchard, notion selon laquelle le Québec est une société d'Amérique, société neuve, sans mémoire longue³.

LES FRANCOPHONIES D'AMÉRIQUE

Il est possible de lire la francophonie d'Amérique en dehors de ce schéma québéco-centriste. J'ai proposé, dans l'ouvrage dirigé par Dean Louder et Eric Wadell, *Franco-Amérique* (Septentrion, 2008), une description de la francophonie nord-américaine qui ne serait pas un dégradé linguistique et culturel du Québec, mais une tentative de rendre compte de la pluralité de la francophonie d'Amérique. Il s'agirait de lire de manière endogène les multiples groupements des francophonies d'Amérique sur deux axes. Celui de leur rapport à la langue (forte identification ou faible identification à la langue française) et celui du rapport à l'identification communautaire ou sociétale (forte identification communautaire ou cosmopolitisme). Ce tableau se limite à l'Amérique du Nord, où les francophonies d'Amérique se sont largement déployées sur fond d'Amérique française; il ne rend pas compte des francophonies des Antilles (Haïti, Guadeloupe, Martinique) dont le déploiement identitaire et l'intégration à une francophonie d'Amérique demanderaient un autre développement.

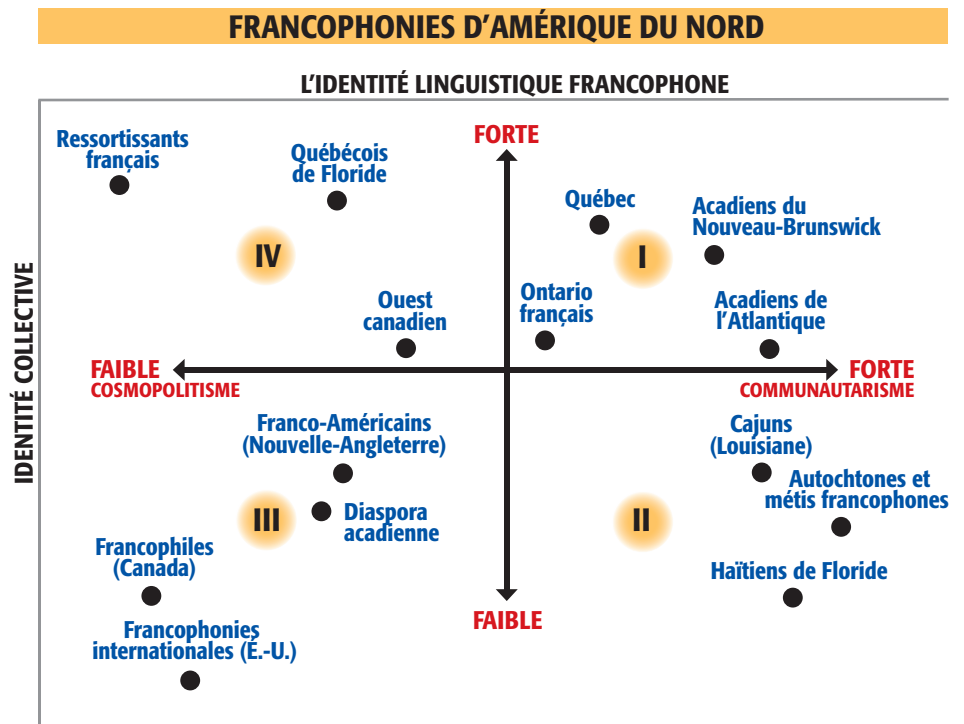
Le premier groupe (I, en haut à droite du quadrant) compte des composantes dont l'identité linguistique est forte et généralement associée à une idée communautaire. On y trouve l'essentiel de l'ancien Canada français, le Québec se situant près de l'axe du centre en raison de la tension qui y règne entre un rapport purement instrumental à la langue (la francophonie nord-américaine selon Bouchard) et l'évident maintien d'un rapport culturel-communautaire à la langue française.

Le deuxième groupe (II, en bas à droite) comprend des communautés dont l'identité communautaire reste forte, mais dont la langue n'est pas le vecteur central. On pense aux Cajuns de la Louisiane, où le français est de plus en plus évanescant: il reste comme un souvenir construisant la frontière communautaire du pays Cadjin. On situe là aussi les Haïtiens de la Floride, pour qui le français est une langue de «civilisation», le créole restant la grande langue identitaire. Cela est vrai aussi des communautés autochtones ou métisses qui peuvent avoir le français comme langue d'usage et dont l'identité ne repose pas sur la langue française, mais bien sur une communauté historique. Les Innus au Québec et les Houmas en Louisiane sont exemplaires à cet effet.

Le troisième groupe (III, en bas à gauche) comprend principalement des francophones qui ont appris le français comme langue seconde (les Canadiens ayant connu l'im-

mersion française à l'école), ceux qui proviennent de pays colonisés par la France (ils ont acquis le français comme un «butin de guerre» à leur indépendance), et ceux qui sont des descendants américanisés d'immigrants québécois ou acadiens. Ici, l'appartenance à la langue, autant qu'à la communauté qu'elle circonscrit, est généralement faible.

Enfin, un dernier groupe de francophones d'Amérique (IV, en haut à gauche) conserve une identité francophone forte mais très peu liée à un aménagement communautaire ou sociétal (plus on va vers la gauche du tableau, plus le rapport au français est cosmopolite). Ce sont les immigrants français d'Amérique ou encore les Québécois en Floride, qui ne forment pas une communauté, sinon comme diaspora.



ENTRE FLUIDITÉ ET TRAGÉDIE

Il n'existe donc pas *une* francophonie d'Amérique, mais des francophonies d'Amérique mues chacune par des caractéristiques distinctes. Même décrochée de son cadre québéco-centriste, l'Amérique francophone ne renvoie pas à un postcolonialisme québécois mais au constat de francophonies diverses, aux contours et identités multiples, parfois substantielles (ancrées dans de fortes communautés historiques), parfois fluides (débarassées du besoin d'appartenance sociétale). Bref, elle renvoie à une identité postmoderne, à la légèreté de nos appartenances, à l'effacement du Canada français qui, décidément, est une mémoire trop lourde à porter. Le Québec aime mieux s'identifier à l'Amérique francophone, espace de fluidité,



Virginia Pésémapé
Bordeleau, *Volcan*, 2010,
acrylique sur toile,
102 x 76 cm

qu'à la québécoïté, terme désuet et vieillot – encore davantage que *canadien-français*, terme qui renvoie irréductiblement le Québec à un enracinement.

Il y a néanmoins une nostalgie dans la référence à l'Amérique francophone. On l'a rappelé, en référence à Lionel Groulx, l'Amérique française fut « notre seule grande aventure », le moment dans notre histoire où nous avions un destin continental assuré. Ce fut notre grande aventure mais aussi notre grand échec. Les chœurs du nationalisme canadien-français reprirent sous forme d'allégorie cette formidable aventure en la ramenant au destin providentiel du catholicisme français en Amérique. M^{gr} Louis-Adolphe Paquet a ce mot célèbre en 1902 : « Notre mission [en Amérique] est moins de manier des capitaux que de remuer des idées ; elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée¹. » Nostalgie d'un passé glorieux, mémoire d'un moment où nous fûmes grands.

La francophonie d'Amérique résonne aussi comme le refus de la petitesse. Le refus de reconnaître le confinement de l'Amérique française – son projet de faire société – aux rives du Saint-Laurent et de quelques îlots canadiens (on me disputerait si j'oubliais l'Acadie). Il y avait de la substance dans l'Amérique française, il n'y a que de la fluidité

dans la francophonie d'Amérique. L'Amérique francophone est une nostalgie de l'Amérique française évidée de tout sujet historique. Autrement dit, au lieu d'affronter son confinement, sa petitesse, le Québec rêve d'une Amérique francophone.

La francophonie d'Amérique, c'est encore le refus de la tragédie qui habite le Québec francophone, cette peur de disparaître, cette peur de ne plus faire société. Il ne s'agit évidemment pas de vouloir définir la francophonie à partir d'un centre qui serait le Québec (attitude néocoloniale), mais de souligner ici que le Québec français cherche dorénavant à se fondre en elle. Il s'agit pour le Québec d'un saut dans l'abstraction continentale pour ne pas avoir à parler de la fragilité de son enracinement dans ce petit coin de l'Amérique du Nord. ●

1. Voir <francophoniedesameriques.com>.

2. Robert Dutrisac, « Le Québec réintègre le giron de la francophonie canadienne. Jean Charest et Benoît Pelletier présentent la nouvelle politique québécoise », *Le Devoir*, 8 novembre 2006.

3. J. Y. Thériault, *Critique de l'américanité*, Montréal, Québec Amérique, 2005.

4. Dans « Vocation de la race française en Amérique », sermon prononcé le 23 juin 1902 à Québec.